

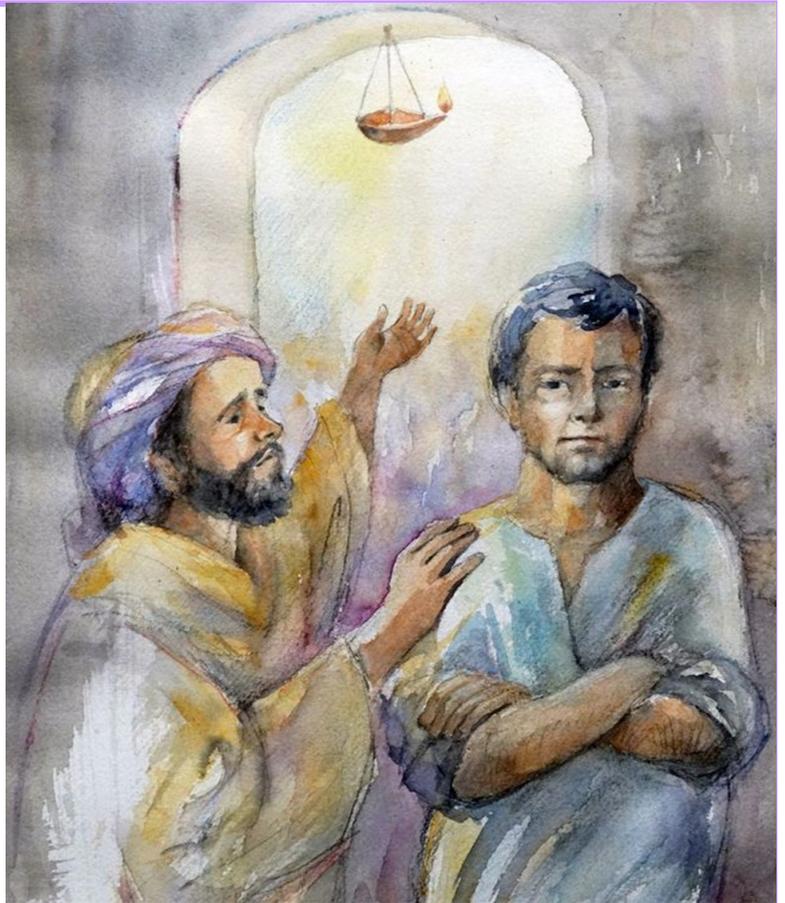
Une Lanterne

N° 323



1° lecture du livre de Josué (Jos 5, 9a.10-12)

En ces jours-là, le Seigneur dit à Josué : *Aujourd'hui, j'ai enlevé de vous le déshonneur de l'Égypte.* Les fils d'Israël campèrent à Guilgal et célébrèrent la Pâque le quatorzième jour du mois, vers le soir, dans la plaine de Jéricho. Le lendemain de la Pâque, en ce jour même, ils mangèrent les produits de cette terre : des pains sans levain et des épis grillés. À partir de ce jour, la manne cessa de tomber, puisqu'ils mangeaient des produits de la terre. Il n'y avait plus de manne pour les fils d'Israël, qui mangèrent cette année-là ce qu'ils récoltèrent sur la terre de Canaan.



Le livre de Josué rapporte la conquête du pays de Canaan (Palestine), (§ 1 à 12), et la répartition des terres entre les 12 tribus (§ 13 à 22). Les deux derniers chapitres (§ 23 & 24) se veulent être le testament de Josué. Sa personnalité domine tout le livre et fait de lui le maître spirituel, le conquérant, le partageur des terres, l'héritier et le continuateur de Moïse.

Mais cet ouvrage ne peut se lire comme un compte rendu d'évènements pris sur le vif. Car, entre la période qu'il relate, fin du XIII^e av. J.-C., et la rédaction finale du livre, plusieurs siècles se sont écoulés. Ainsi, l'image proposée d'une conquête totale de Canaan par les tribus ne tient pas devant la critique historique. Canaan ne fut véritablement conquis qu'à l'époque de David, au X^e s. av. J.-C. ! Ce livre se rapproche du style de l'épopée par divers aspects, car il comporte des éléments merveilleux, qui est la loi de ce genre de récits. Ici à la geste épique est aussi jointe une geste liturgique. Le rédacteur a voulu faire un parallèle entre la sortie d'Égypte et celle du désert ; entre Moïse et Josué. A la Pâque libératrice de l'esclavage égyptien répond celle de l'entrée en Terre promise. Mais la notification du « quatorzième jour du mois », ne peut être qu'une addition postérieure, écrit Monique Piettre, car le calendrier liturgique ne fut codifié qu'après l'Exil.

On pense qu'un premier document, compilant diverses traditions, a été écrit au VIII^e. A ce niveau, Josué conduisait une entité mal définie de guerriers de quelques tribus revenues d'Égypte. Sur cette base, 1 à 2 siècles plus tard, un rédacteur a fait une relecture ajoutant des grands discours, sans compter d'innombrables retouches par rapport à l'œuvre primitive. C'est avec lui que la conquête est présentée comme le fait de « tout Israël », dans un but d'unifier les croyants. En effet, la mention répétée des tribus souligne la volonté de créer et de maintenir l'unité du peuple qui était en question au temps où ce rédacteur intervient, c'est à dire après le retour des exilés de Babylone mais aussi d'Égypte. Au-delà de cette seconde rédaction, on peut aussi relever dans ce livre une influence postérieure des milieux sacerdotaux,

Alors que primitivement la Pâque et la fête des pains sans levain, étaient des fêtes distinctes, ici pour la première fois est notée le lien entre les deux. Car la Pâque est une fête de pasteurs nomades, tandis que celle des Azymes, d'agriculteurs sédentaires !

M-N. Thabut

Évangile selon saint Luc (18, 11-32) Les Pharisiens et les scribes murmuraient contre Jésus en disant : il accueille les pécheurs et mange avec eux. Il leur dit cette parabole : [...]

« Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : ‘Père, donne-moi la part de fortune qui me revient.’ Et le père leur partagea ses biens. Peu de jours après, le plus jeune rassembla tout ce qu’il avait, et partit pour un pays lointain où il dilapida sa fortune en menant une vie de désordre. Il avait tout dépensé, quand une grande famine survint dans ce pays, et il commença à se trouver dans le besoin. Il alla s’engager auprès d’un habitant de ce pays, qui l’envoya dans ses champs garder les porcs. Il aurait bien voulu se remplir le ventre avec les gousses que mangeaient les porcs, mais personne ne lui donnait rien. Alors il rentra en lui-même et se dit : ‘Combien d’ouvriers de mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! Je me lèverai, j’irai vers mon père, et je lui dirai : Père, j’ai péché contre le ciel et envers toi. Je ne suis plus digne d’être appelé ton fils. Traite-moi comme l’un de tes ouvriers.’ Il se leva et s’en alla vers son père. Comme il était encore loin, son père l’aperçut et fut saisi de compassion ; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. Le fils lui dit : ‘Père, j’ai péché contre le ciel et envers toi. Je ne suis plus digne d’être appelé ton fils.’ Mais le père dit à ses serviteurs : ‘Vite, apportez le plus beau vêtement pour l’habiller, mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds, allez chercher le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons, car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé.’ Et ils commencèrent à festoyer. Or le fils aîné était aux champs. Quand il revint et fut près de la maison, il entendit la musique et les danses. Appelant un des serviteurs, il s’informa de ce qui se passait. Celui-ci répondit : ‘Ton frère est arrivé, et ton père a tué le veau gras, parce qu’il a retrouvé ton frère en bonne santé.’ Alors le fils aîné se mit en colère, et il refusait d’entrer. Son père sortit le supplier. Mais il répliqua à son père : ‘Il y a tant d’années que je suis à ton service sans avoir jamais transgressé tes ordres, et jamais tu ne m’as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. Mais, quand ton fils que voilà est revenu après avoir dévoré ton bien avec des prostituées, tu as fait tuer pour lui le veau gras !’ Le père répondit : ‘Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Il fallait festoyer et se réjouir ; car ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé ! »

Le chapitre 15 de Lc nous présente trois paraboles qui traitent apparemment du même thème : celles de la « brebis perdue et retrouvée », de la « pièce de monnaie perdue et retrouvée » et du « fils perdu et retrouvé ». Les deux premières parlent de recherche, tandis que la troisième néglige cette dernière au profit du sort dramatique d’un fils cadet. Mais cette parabole a la particularité de s’intéresser aussi, en finale, au fils aîné dont les récriminations rappellent les murmures initiaux des adversaires de Jésus : « Cet homme-là, fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux ! ».

Les évangiles de Matthieu et de Thomas (*apocryphe*) sont les seuls, avec Luc, à transmettre la parabole de la brebis perdue et retrouvée : elle vient du document Source (dit document « Q ») ; celle de la « drachme » (pièce de monnaie) n’est qu’un dédoublement de la première qui a été fait par la tradition. Luc, qui ne redoute pas les doublets, relate cette parabole « féminine » comme complément à celle, « masculine », du berger.

Quant à la troisième, Lc ne l’a pas composée, il l’a trouvée ailleurs, et s’il l’a mise dans son livre c’est plus pour la description du comportement du fils aîné, car c’est cette partie qui lui a fait composer l’introduction générale du chapitre 15, écrit François Bovon. L’œuvre de Luc est la construction de cette introduction et l’harmonisation littéraire de l’ensemble.

2) A travers cette parabole, *l’image du père* évoquant Dieu, trouve toute son ampleur, écrit Charles L’Eplattenier. Ce père est singulièrement peu possessif ou autoritaire et accepte sans murmure sa mise à mort symbolique dans la demande du cadet de partager son héritage. Il respecte la liberté de la décision de son fils, sait cacher sa déception au moment de son départ (car rien n’est dit de lui à ce moment), mais exprime son bouleversement à l’occasion de son retour, longtemps espéré. Un père ni conformiste ni légaliste, cependant si « humain », « pris aux entrailles » par l’émotion. Un père qui ne réclame pas réparation des torts pour réintégrer son cadet dans sa qualité de fils : le fait même de son retour n’est-il pas un signe signifiant du « changement » intervenu en lui ? Un père dont la joie explose et balaye tout, aussi bien la « confession » du pécheur que les récriminations de son aîné. Luc ne donne pas l’abstraite et magnifique définition de Jean : « Dieu est amour », le mot aimer ne figure pas dans ce récit ! Mais que met-il en relief, sinon cet amour hors du commun de ce Père à l’égard de son enfant, un amour capable de tout effacer !

Cette parabole se présente comme un diptyque mettant en scène deux frères. Dans les deux cas le père joue un rôle déterminant. On notera que lorsque Luc donne une parabole qui a deux conclusions, deux « pointes », chaque fois, la seconde est celle sur laquelle l'évangéliste entend insister. Il faudra le retenir, écrit Hugues Cousin.

Le premier volet nous présente le cadet sous un jour pas très flatteur : il n'attend pas la mort de son père pour disposer de sa part d'héritage et surtout il la dilapide par une vie dissolue. Le voilà salarié d'un païen, allant jusqu'à garder des porcs, type de l'animal impur chez les sémites. (Non pas que l'animal soit 'sale', mais c'est un interdit sanitaire coiffé du religieux pour ne pas en manger : la viande de porc « passe vite »... surtout en pays chauds !). On voit aussi ce fils *se remplir le ventre* de la nourriture qui est la leur. Ce portrait du cadet, quelque part, rejoint celui que portent, sur ses convives, ceux à qui Jésus s'adresse. Mais voilà que le ton change avec la réflexion intérieure du prodigue, elle marque un début de conversion, d'un retour vers son père tout autant que vers Dieu.

L'attitude de ce père, dans le 1° volet suscite l'étonnement. Il ne récuse pas la demande de son cadet et répartit sa fortune entre ses deux fils. Le cadet reçoit le tiers qui lui revient, tandis que les deux tiers qui sont destinés à l'aîné (cf. Dt 21, 17) restent jusqu'à la mort du père sous l'administration de ce dernier qui reste maître de la propriété.

Le père laisse totale liberté à son cadet et, à la différence des deux paraboles qui précèdent, n'entreprend aucune démarche pour retrouver son fils. Mais c'est l'amour prévenant avec lequel il accueille ce fils, à son retour, qui risque fort de provoquer en nous une grogne assez proche de celle des pharisiens : *Il fait bon accueil aux pécheurs !*

On s'imagine - comme le cadet lui-même - que le père le traitera au mieux comme un ouvrier et lui demandera de réparer ses torts... Eh bien non ! Le père est saisi de compassion, s'abaisse jusqu'à courir au-devant de son fils (précipitation indigne d'un Oriental !). Il va jusqu'à se jeter, lui, contre l'épaule de son fils (ce lieu où les enfants aiment à se blottir contre un adulte) et à lui donner publiquement des marques d'affection.

Avant même que ce dernier ait dit sa confession, le père la stoppe net, tant il n'en a que faire ! Enfin il fait remettre aussitôt à son fils le plus beau vêtement (une tunique, signe de dignité), un anneau (signe d'autorité), et des chaussures (signe de l'homme libre).

Le père réintègre ainsi son fils dans le cercle familial et organise un banquet pour que toute la maisonnée partage sa joie : même motivation que le berger et la ménagère. (La conversion est un retour vers Dieu, et simultanément un retour à la vraie vie.)

Mais s'ajoute une invitation, lancée à la cantonade : « *mangeons et festoyons* ». Absente des autres paraboles, elle va conduire l'aîné à gronder comme les pharisiens : le père n'invite-t-il pas à festoyer avec un pécheur, à manger avec un impur ?

Dans le second volet, l'aîné fait preuve de colère, de jalousie et d'agressivité. Par ses reproches au père, il révèle qu'il se situe dans une relation non pas d'amour filial, mais d'obligation. Son attitude de « juste » renvoie à celle des pharisiens et des scribes. Il exprime aussi cette distance qui le sépare du pécheur en nommant son péché (*il a dévoré ton bien avec des prostituées*) et en le désignant comme un étranger et non comme un frère (*ton fils que voilà !*) Il accuse son père de favoritisme (*tu as tué le veau gras*) et lui reproche de manger et festoyer avec celui qui n'est maintenant pour lui qu'un pécheur !

Le père est conforme au portrait déjà donné dans le 1° volet. Ici encore, son attitude n'est pas dictée par les convenances orientales, mais par l'amour de son aîné : comme il était sorti pour aller au-devant de son fils cadet, il sort pour aller rejoindre son premier fils et le supplier. Il insiste sur sa relation intime avec lui. On notera le « *il fallait* » qui souligne une attitude appartenant au plan divin. Enfin, le père rappelle aussi à l'aîné que celui qu'il nomme « *ton fils* » est aussi « *son frère* ».

Homélie 4° dimanche de Carême

(26 mars, 17h : Lézignan / 27 mars, 11h : Sallèles d'Aude)

Nous lisons ce dimanche la parabole du père qui avait deux fils ! Il faut noter qu'elle est précédée par celle de la brebis perdue et par celle de la drachme (pièce de monnaie) perdue. Cependant notre parabole a deux différences :

1°) Si le berger part à la recherche de sa brebis égarée et si la femme cherche sa pièce de monnaie, le père, lui, ne va pas chercher son fils cadet ; 2°) Selon les spécialistes, la parabole primitive ne parlait que d'un fils perdu et retrouvé, selon le modèle des deux autres. C'est Luc qui a ajouté le fils aîné et tout ce qui concerne sa relation à son père et à son frère. Voilà qui doit attirer notre attention.

Il nous faut revenir au début du chapitre pour savoir qui représentent les deux fils : le cadet est l'image des pécheurs que Jésus accueille et avec qui il mange, l'aîné est l'image des Pharisiens et des scribes qui récriminaient contre cette attitude.

Cependant, on sait que l'évangéliste écrit pour sa communauté ! On peut alors voir derrière le fils aîné, les chrétiens fidèles de son église, et derrière celui qu'il appelle « le plus jeune », les nouveaux convertis issus du paganisme que l'on appelait justement « les plus jeunes » dans l'église primitive.

Luc interroge donc les habitués de sa communauté sur leur manière d'accueillir ceux qui se convertissaient et entraient dans l'Eglise, après avoir vécu, pour certains, une vie selon les mœurs de l'époque. Cela explique l'ajout volontaire de l'épisode sur le fils aîné, qui contient, pour l'évangéliste, le passage principal de cette double parabole !

Or, le titre que l'on lui donne traditionnellement, « l'enfant prodigue », se fixe uniquement sur la 1° partie du texte et privilégie l'attention sur le cadet. On s'en sert en ce sens pour les célébrations pénitentielles, et tout chrétien s'identifie facilement à ce fils pécheur qui revient vers son Père.

Mais pourquoi l'aîné est-il si consciencieusement oublié ? Pourquoi est-il refoulé, alors que l'histoire du cadet n'est là, pour l'évangéliste, que pour nous orienter vers l'attitude de celui qui vit à la maison de son père ? Aurions-nous quelque répugnance à nous reconnaître en lui ? Se pourrait-il qu'il nous ressemble, nous qui sommes de ceux et celles qui sommes « de la maison » ?

Il fut alors noter que c'est au moment où le cadet revient et devient « fils » que l'aîné se révèle finalement comme ne l'étant pas et ne l'ayant jamais été, puisqu'il dévoile avoir pour son père un comportement proche de celui de l'esclave envers son maître.

Finalement, c'est au moment où le fils pécheur est pardonné, que l'autre est démasqué comme pécheur puisqu'il refuse le pardon du père à son frère ; c'est au moment où le cadet est comblé de la vie et de l'amour du père que l'aîné risque de s'en exclure, en optant pour une manière de vivre où l'amour fraternel n'existe pas !

Enfin, ne perdons pas de vue, dans cette parabole, le rôle du père que Jésus incarne en faisant bon accueil aux pécheurs. Ce père de l'histoire, nous l'avons bien compris, évoque le Père du ciel, celui qui nous donne tout parce qu'il nous aime !

En effet, il nous donne l'héritage de son bien : la vie éternelle ; il nous donne « la robe première » (dit le grec), ce vêtement qui nous a fait à son image ; il nous donne l'anneau qui porte son sceau, attestant par là que nous sommes ses enfants ; il nous donne les sandales de la vraie liberté ; il nous donne enfin, d'avoir part à son Festin...

Oui, Dieu nous donne tout, à condition, cependant, d'accueillir sa miséricorde, pas que pour moi, mais pour tous. Car elle est la pointe de cette page d'évangile : Suis-je prêt, suis-je prête à accueillir la miséricorde et le pardon de Dieu pour tout être humain ?

Qu'a fait, au final, le fils aîné ? La parabole ne le dit pas. Peut-être pour que chacun, seul, en toute liberté, manifeste clairement sa réponse, non pas par de belles paroles, de nombreuses prières, des confessions ou des professions de foi, mais simplement à travers les actes concrets de son humble quotidien !